PETITES CAUSERIES

SCIENTIFIQUES.

XV

Un accident plus lamentable encore est arrivé dernièrement aux Etats-Unis. sur une petite colline, à l'ouest des Illinois. Trois chasseurs, dont deux frères, y avaient un soir dressé leur tente, et, fatigués d'une longue marche, enveloppés dans leurs couvertures, ils dormaient profondément à la douce chaleur d'un bon feu. Or, pendant la nuit, un des trois éprouve du malaise, il se réveille peu à peu : il est fatigué, il se sent obsédé d'un poids qui lui pèse sur la poitrine. Enfin il ouvre les yeux, et à la lueur de la flamme qui se conserve encore au foyer, il aperçoit un énorme serpent à sonnettes enroulé sur lui et dont la tête est à quelques pouces seulement de la sienne propre. Que faire ? ... il hésite, ... il est trahi de terreur. Il lui faut pourtant se décider à quelque parti ; alors, il lui vient une idée : par un brusque mouvement imprimé à la couverture, il fait sauter le reptile au delà de sa tête et s'entortille étroitement et fait le mort. Après quelques minutes d'attente, comme il ne sent et n'entend plus rien, il se décide à regarder. Il se découvre donc peu à peu la tête et risque l'œil. O horreur ! il aperçoit le serpent enroulé sur le visage de son frère. Va-t-il se lever ? va-t-il crier ? Pendant qu'il hésite, en proie à la plus cruelle angoisse, il voit son frère, incommode, mais encore dormant, porter la main à sa figure et saisir le serpent qu'il ne connaît pas, et qu'il veut éloigner. Au même instant, le reptile s'irrite, il frappe le malheureux à la joue, et se repliant sur la main qui le retient, il y enfonce encore une fois ses crochets. Alors le chasseur se lève en criant ; les deux autres se lèvent aussi. On cherche l'agresseur et on l'aperçoit à moitié glissé en dehors de la tente. Une balle l'arrête sur-le-champ, et une autre, deux autres lui enlèvent la vie et lui font expier son forfait. Mais le malade, comment le sauver ? On lui applique une forte ligature au bras, et son frère, de la pointe de son couteau, taille courageusement dans les chairs toutes les parties avoisinantes des plaies. Par malheur, il n'était plus temps, le venin s'était déjà infiltré dans toutes les veines de la victime ; et le pauvre chasseur, en proie à d'horribles souffrances, se plaignait d'un serrement dans la

gorge et d'un mal inexprimable au cœur. Il éprouva, lui aussi, des nausées et des convulsions, et une demi heure après avoir été blessé, il expirait.

Voilà des faits qui parlent éloquemment, Ernest ; et il faudrait, — je reviens à ce que j'exprimais tout-à-l'heure, — il faudrait être le plus insensé des hommes pour soutenir que les serpents venimeux ne sont pas à craindre. Loin de moi donc cette pensée. Mais vu que les accidents de la part des serpents sont très rares ; vu que la très grande majorité des ophidiens est privée de poison ; vu que les espèces venimeuses elles-mêmes songent plutôt à fuir qu'à attaquer et ne blessent que quand on les surprend, j'ai toujours considéré mon cher, que l'on porte généralement aux reptiles une horreur fautive dont on a sans cesse à souffrir et dont il est bien préférable de se défaire. Craignons les serpents, mais ne les craignons pas trop :

Inter utrumque tene : medio tutissimus ibis.

Ernest — Je comprends bien, Edmond, que l'on puisse par la raison, se délivrer d'une vaine frayeur à l'égard des serpents ; mais ce que je ne comprends pas, c'est que l'on en vienne à se familiariser avec eux, à les poursuivre sans crainte, si on veut les détruire, à les caresser et à les choyer, si on les admire ou si on les aime. Et pourtant cela se voit, n'est-il pas vrai, Edmond ?

Edmond — Oh ! Ernest, c'est une chose bien singulière que la facilité avec laquelle l'homme passe souvent d'un extrême à l'autre. A-t-il surmonté quelque terreur, il passe à la plus froide sécurité, et s'il a vaincu une répugnance profonde, il éprouvera bientôt du goût et de l'amour. En Amérique même, il y a des Indiens qui se font un plaisir de chasser les serpents venimeux. Ils s'arment d'un bâton, terminé en fourche à son extrémité inférieure, ils s'approchent du reptile, ils lui saisissent le cou dans la fourche du bâton et ils enfoncez un peu celui-ci dans la terre. Le serpent devient furieux ; alors ils lui font mordre une certaine pièce de métal, et ils réussissent avec cela à lui briser ses crochets.

Un moyen plus expéditif dont se servent les plus braves et les plus habiles, c'est de saisir le serpent par la queue et de lui frapper violemment la tête sur quelque corps dur, ou bien encore de saisir la tête elle-même un peu en arrière et

de casser les crochets avec des ciseaux ou avec des pinces. Mais pourquoi leur casser ces crochets ? N'as-tu pas lu, Ernest, dans ton histoire ancienne que les Lybiens, appelés Psylles, jouaient publiquement avec le Céraste, un des plus terribles Ophidiens, et prétendaient maîtriser à leur gré son poison et ses mouvements ? Ne sais-tu pas qu'en Asie les Indiens se donnent en spectacle avec le Naja, cet aspic fameux qui fit mourir Cléopâtre ? Ils sortent le serpent de sa boîte, ils le laissent libre, ils chantent, ils battent la mesure avec la main ; et le Naja se met immédiatement à danser ; et de temps en temps quand il ouvre sa gueule on aperçoit distinctement ses crochets. Est-il nécessaire après tout d'aller si loin pour voir de semblables merveilles ? Aux Etats-Unis et même au Canada, dans les cirques, n'est-il pas de mode aujourd'hui d'exhiber des personnes maniant des serpents ? Il y a quelques années, dans un cirque, à Montréal, chacun était libre, pour la modique somme de vingt-cinq centins, de se donner l'émotion, ou le plaisir, ou la terreur comme on voudra, de voir une femme jouant avec sept ou huit ophidiens à la fois dont deux crotales de forte taille et un gros serpent blanc rayé de noir, long de cinq pieds. Ils s'enroulaient autour de son corps, autour de ses bras, autour de son cou et de sa tête, et s'ils voulaient descendre, elle les ramenait avec sa main, sans qu'ils parussent aucunement irrités. —

Tu ouvres de grands yeux, Ernest, Ah ! parbleu, il y a de quoi. Mais aussi il faut dire que tout le monde n'a pas le secret de cette femme ou celui des Indiens. Malheur donc aux imbéciles qui osent manier imprudemment des serpents ! En Angleterre, au Jardin Zoologique de Londres, le gardien des reptiles arriva un jour en état d'ivresse ; et voulant montrer à ses amis combien il était familier avec les animaux dont il avait le soin, il ouvrit la cage du Cobra, serpent venimeux, s'il en est, le saisit et ... Mais il n'eut pas le temps de le sortir ; le Cobra irrité se mit à siffler : et les yeux étincelants et la gueule ouverte, il mordit avec rapidité : il infligea plusieurs blessures au gardien ; celui-ci poussa de longs cris de douleur, tomba par terre, entra dans des spasmes violents, et expira enfin au bout de trois heures, après la plus cruelle et la plus effrayante agonie.